

Depuis la publication de *L'Écriture-femme* de Béatrice Didier en 1981, on se demande s'il existe une essence de l'écriture féminine. S'il est vrai que le genre romanesque constitue pour plusieurs femmes de lettres un espace privilégié où s'interroger sur le rôle et la place des femmes dans la société des Lumières, il n'en demeure pas moins que l'écriture féminine n'existe pas, que les « romans de femmes »<sup>1</sup> ne témoignent pas d'une spécificité ni de caractéristiques absolues et intemporelles. De la même façon qu'il existe des romans écrits par des hommes, il existe des romans écrits par des femmes. L'idée qu'on se fait des femmes à l'époque des Lumières et les préjugés qui pesaient sur leur sexe -- sensibilité, naturel, spontanéité, modestie, réserve, douceur, docilité, etc. -- ont dicté les conventions propres à la construction d'une « voix féminine » dont les hommes (Marivaux, Crébillon fils, Rousseau, Diderot, etc.) et les femmes (Graffigny, Riccoboni, Charrière, Genlis, etc.) ont tiré profit.<sup>2</sup> L'élaboration d'un style féminin ou plutôt sa mise en scène repose sur toutes sortes de procédés et de stratégies de représentation du genre. La « performance du genre »,<sup>3</sup> c'est-à-dire sa spectacularisation par la fiction réalisée au moyen d'une « voix féminine », a dupé la critique qui s'est efforcée de trouver ce qui « relève en propre du féminin » et de s'imaginer une « tradition des romans de femmes ».<sup>4</sup> Or, l'approche essentialiste, qui risquait de donner à lire les romancières dans une perspective proto-féministe homogène et de normaliser leurs discours, a permis d'infléchir l'oubli auquel l'histoire littéraire les avait condamnées en assurant une nouvelle visibilité à leurs textes. D'abord considérées en marge du canon littéraire appartenant à un groupe distinct, soit « The Other Enlightenment »,<sup>5</sup> les femmes de lettres sont sorties de l'ombre grâce aux numéros thématiques de revues, aux colloques et aux publications des sociétés savantes SIEFAR ([www.siefar.org](http://www.siefar.org)) et WIF ([www.womeninfrench.org](http://www.womeninfrench.org)), au site web Women Writers' Networks ([www.womenwriters.nl](http://www.womenwriters.nl)), aux éditions de poche et à la numérisation. Les recherches effectuées pour découvrir des corpus et des auteures passés sous silence se poursuivent encore aujourd'hui comme l'attestent les articles récents de Marijn Kaplan, qui découvre une autre facette à l'œuvre de Marie-Jeanne Riccoboni -- la poésie -- et de Paul Young, qui porte son regard sur la production littéraire d'une auteure méconnue issue de la classe ouvrière, La Muse Limonadière, soit Charlotte Reynier Curé Bourette, maîtresse de café.

Pour dépasser la querelle des sexes, c'est-à-dire l'opposition binaire entre féminin et masculin, il importe de restituer aux femmes auteurs des Lumières leur spécificité individuelle, de reconnaître leurs postures et leurs trajectoires dans le champ littéraire de leur époque et de célébrer la richesse de leurs écrits. Avec ses 476 entrées, le *Dictionnaire des femmes des Lumières* (2015) dirigé par Huguette Krief et Valérie André marque un nouveau tournant. L'ouvrage monumental intitulé *Les Femmes savantes, lettrées et cultivées dans la littérature française des Lumières ou la conquête d'une légitimité (1690-1804)* (2013) dans lequel Adeline Gargam recense 531 femmes auteurs est incontournable pour comprendre leur contribution au débat des idées qui anime le XVIII<sup>e</sup> siècle.

Traductrices, journalistes, épistolières, romancières, moralistes, pédagogues, apologistes, dramaturges, poètes, philosophes et scientifiques, les femmes auteurs des Lumières se consacrent à toutes sortes de genres littéraires. Florissante, leur production romanesque conduit les journalistes de la fin du siècle des Lumières à considérer qu'elles se sont « exclusivement emparées de ce genre de littérature ».<sup>6</sup> Faux,<sup>7</sup> ce jugement seconde néanmoins l'idée que le roman serait un « genre féminin » parce qu'il est gouverné par la représentation de l'amour. En revisitant des articles qui portent sur différentes

romancières, ce numéro virtuel de la revue *Eighteenth-Century Fiction (ECF)* vise à transcender cette association réductrice et à montrer que la production romanesque des femmes est riche d'un savoir qui dépasse le simple sentiment.

Grâce à l'étude des romans de Stéphanie de Genlis, de Sophie Cottin, d'Adélaïde de Souza, de Barbara de Krüdener et de Germaine de Staël, Shelly Charles met en lumière le renouveau thématique que subit le genre romanesque à la fin du siècle. Les différents visages de l'amour -- filial, sororal, fraternel, maternel, conjugal, adultère -- colorent désormais la mise en scène de la vie privée. De l'amour à la vertu en passant par la famille, de nouveaux thèmes animent désormais le roman. D'ailleurs, les aléas de la poste deviennent un thème à part entière dans les romans épistolaires d'Isabelle de Charrière, de Stéphanie de Genlis, d'Émilie Toulangeon, de Mlle Polier de Bottens et de Mme Cazenove-d'Arlens, comme l'explique Éric Paquin. Parce que Mme de Genlis propose un programme qui, fondé sur les acquis de la religion catholique, conduit à la raison par le biais de la foi et de la conscience morale, ses romans ont le plus souvent été taxés de « didactisme chrétien conservateur ». <sup>8</sup> Bonnie Robb remet en question ce jugement en examinant les différentes facettes qui président à la représentation de la vertu dans le roman historique *Madame de Maintenon* (1806). Parce qu'il découvre de nouveaux réseaux de filiation unissant les romancières des années révolutionnaires, l'article de Marie-France Silver est susceptible de modifier notre conception de l'organisation du champ littéraire de cette époque. Aux prises avec des idéaux rousseauistes et avec sa propre infertilité, Sophie Cottin explore, par le biais de la fiction, les difficultés que rencontre une femme résolue de se forger une identité en rupture avec les attentes qui pèsent sur son sexe. Michael Call montre qu'il n'est pas aisé de concevoir un nouveau modèle féminin ni d'échapper à la tradition. Pour sa part, Isabelle de Charrière découvre de nouveaux horizons au roman en faisant de la ville un véritable personnage. En s'interrogeant sur les relations qu'entretiennent les personnages avec les lieux qu'ils fréquentent, Guillemette Samson montre que les endroits représentés traduisent moins un souci de réalisme qu'un désir d'enseigner aux lecteurs et aux lectrices à mieux lire l'espace qui les entoure afin de déchiffrer les différentes avenues qui s'offrent à eux. Certes, pour faire œuvre plus utile auprès de son public, il importe de le connaître, mais comment? Selon Martin Hall, la *Bibliothèque universelle des romans*, une anthologie composée de 224 volumes publiée à compter de 1775 pendant presque 15 ans, constitue une fenêtre sur l'idée qu'on se fait des lecteurs et des lectrices dans la seconde moitié des Lumières, mais surtout des préjugés qui président à la conception de la femme en tant qu'auteure et que lectrice de romans. Au support imaginaire s'ajoute le support matériel pour infléchir la tradition sentimentale. Au contraire des gravures qui ornent les *Lettres d'une Péruvienne* (1747) dans ses éditions et ses traductions publiées à la fin du siècle, <sup>9</sup> lesquelles Mme de Graffigny n'aurait vraisemblablement pas approuvées en raison de leur représentation de Zilia en victime, celles qui accompagnent le texte dans l'édition de 1752 se comprennent comme un véritable supplément métaphorique réitérant l'indépendance de l'héroïne en tant que sujet. L'analyse de Jonathan Mallinson, qui fait écho aux études réunies dans le numéro de la revue *ECF* intitulé *Genre romanesque et culture de l'imprimé* (2002), anticipe les travaux sur le roman illustré au nombre desquels on compte *Livres vus, livres lus: Une traversée du roman illustré des Lumières* (2009) et *"Dangereux suppléments": L'illustration du roman en France au dix-huitième siècle* (2005).

Si « le roman dans son essence [est] transnational », <sup>10</sup> comme l'affirme Philip Stewart, il est aussi transgenre, c'est-à-dire qu'il dépasse les différences entre les sexes. Parce

qu'elles renferment des articles notables, les archives de la revue *ECF* contribuent à restituer aux romancières des Lumières la postérité dont elles ont été si injustement dépossédées et constituent un portail vers une nouvelle histoire littéraire.

**Isabelle Tremblay** est professeure agrégée et directrice du Département de langue française, littérature et culture au Collège militaire royal du Canada. Elle est l'auteure de deux monographies: *Les Fantômes du roman épistolaire d'Ancien Régime*. *L'interlocuteur absent dans la fiction monophonique* (2018) et *Le Bonheur au féminin. Stratégies narratives des romancières des Lumières* (2012).

---

1 Il s'agit d'une expression fréquente depuis la publication d'un recueil de Raymond Trousson en 1996: *Romans de femmes du XVIII<sup>e</sup> siècle*. On parle aussi de « théâtre de femmes », de « destin de femme », de « ambition de femme » et de « correspondances de femmes » comme l'attestent les ouvrages suivants: *Théâtre de Femmes de L'Ancien Régime, Tome IV, XVIII<sup>e</sup> siècle* (2016); *Être et savoir: une ambition de femme au siècle des Lumières* (2016); *Isabelle de Charrière: un destin de femme au XVIII<sup>e</sup> siècle* (2013); et *L'Épistolaire au féminin: Correspondances de femmes XVIII-XX<sup>e</sup> siècle* (2006).

2 Selon Aurora Wolfgang, « style constructs gender in the eighteenth-century novel ». Wolfgang, *Gender and Voice in the French Novel 1730-1782* (London: Routledge, 2004), 1. Au sujet de la notion de « voix », voir également Susan Sniader Lanser, *Fictions of Authority: Women Writers and Narrative Voice* (Ithaca: PU Cornell), 1992.

3 Heidi Bostic, *The Fiction of Enlightenment: Women of Reason in the French Eighteenth Century* (Newark: University of Delaware Press, 2010), 28.

4 Dans l'avant-propos de l'ouvrage qui porte ce titre, Catherine Mariette-Clot convient que « la tradition des romans de femmes existe sans doute parce que nous le voulons ». Mariette-Clot, « Avant-propos: romans de femmes des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles: quelle tradition? », dans *La Tradition des romans de femmes, XVIII-XIX<sup>e</sup> siècles*, dir. Catherine Mariette-Clot et Damien Zanone (Paris: Honoré Champion, 2012), 16.

5 Carla Hesse, *The Other Enlightenment: How French Women Became Modern* (Princeton: PU Princeton, 2001).

6 Cité dans Shelly Charles, « "Le domaine des femmes": roman et écriture féminine dans la critique du tournant des Lumières », dans *Les Femmes dans la critique et l'histoire littéraire*, dir. Martine Reid (Paris: Honoré Champion, 2011), 87.

7 « Les journalistes exagèrent et les chiffres ne confirment pas leur constat. Si l'on se fie aux listes bibliographiques, les romancières sont loin non seulement de s'"emparer" du genre, mais même de se le partager équitablement avec les auteurs masculins : les romans féminins ne représentent en effet guère plus du quart des œuvres publiées » (Charles, 87).

8 Martin Hall, « Eighteenth-Century Women Novelists: Genre and Gender », dans *A History of Women's Writing*, dir. Sonya Stephens (Cambridge: PU Cambridge, 2000), 112.

9 Dans la traduction anglaise d'Ashworth publiée en 1782, deux gravures réalisées par Thomas Stothard sont incluses. Alors que huit gravures réalisées par Lefevre sont comprises dans les *Lettres d'une péruvienne, Par Mme de Grafigny, Nouvelle édition, augmentée d'une suite qui n'a point encore été imprimée* (1797), six gravures réalisées par Le Barbier l'aîné figurent dans l'édition bilingue (français/italien) du roman publié par Migneret en 1797. Ces gravures sont reprises dans l'édition française de Durand en 1802 et dans l'édition bilingue (français/anglais) de Briand en 1813.

10 Philip Stewart, « Traductions et adaptations: le roman transnational », dans *Le Second Triomphe du roman du XVIII<sup>e</sup> siècle*, dir. Philip Stewart et Michel Delon, *SVEC 2009:02*, 165.